

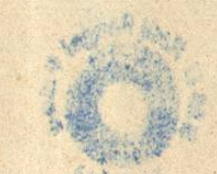
67804192

9(44)  
-C-

HISTOIRE

DE LA

RÉVOLUTION DE 1870-71



17042

DC289  
C6  
1872



Jules Claretie



# HISTOIRE

DE LA

# RÉVOLUTION DE 1870-71

Par JULES CLARETIE



## PRÉFACE

Je dédie ce livre à la France nouvelle, dont je suis, et qui n'ayant rien commis des impardonnables fautes qui ont amené notre décadence, en a cependant plus douloureusement que les générations ses aînées et plus durement qu'elles supporté le poids accablant.

Je dédie ce livre au peuple qui, généreux, donnant en prodigue l'enthousiasme de son âme et le sang de ses veines, mais se payant trop souvent de mots, doit à présent être avide de connaître des faits et d'apprendre comment, et jusqu'à quel gouffre il a pu être conduit par une de ces mains impérialement cruelles, à qui le sort, disait un grand orateur, ne semble avoir délégué la puissance que pour prouver aux hommes le peu de cas qu'il en fait.

Je dédie ce livre à tous ceux qui osent et veulent regarder en face la Vérité. Ce livre est vrai. Il sera vrai pour tous. Amis et ennemis y trouveront compté le total des responsabilités qui leur incombent dans les effroyables malheurs de la patrie.

*L'Histoire de la Révolution de 1870-71*, quelle histoire!

Je ne crois pas qu'on puisse trouver dans la succession des siècles beaucoup d'épisodes aussi dramatiques que ceux dont la patrie a vu le lugubre spectacle et des années plus remplies que les deux sombres années que notre malheureux pays vient de traverser. Quel entassement prodigieux d'événements, quels chocs épouvantables et quels jeux amers d'une ironique destinée! La France, prospère et redoutée, tombant tout à coup jusqu'à la défaite et jusqu'à la pitié des nations dont elle était jadis la protectrice et la vengeresse. Tout un vain échafaudage de fausse puissance s'écroulant avec fracas. Qui s'attendait à ce dénouement sinistre? « Le couronnement de l'édifice » était un drapeau prussien.

Mais aussi, pourquoi la nation tout entière abdiquait-elle entre les mains d'un maître? Pourquoi, fière de sembler redoutable à l'extérieur, subissait-elle à l'intérieur un joug qui la courbait

chaque jour un peu plus et qui chaque jour la démoralisait davantage? Elle consentait à trembler devant le pouvoir, pourvu qu'elle fit peur à l'Europe. Hélas, l'effroi de l'étranger n'était que de surface, comme la force irrésistible de l'empire n'existait qu'à l'apparence. Devant le premier boulet d'un canon Krupp, ce palais de plâtre aux apparences de marbre, qui s'appelait l'empire devait tomber en poussière.

C'est l'histoire de ce triste réveil d'une nation qui, croyant tenir en main le sceptre du monde, s'aperçoit un matin qu'elle ne tenait que des cendres, c'est cette histoire que je veux raconter. C'est aussi les efforts, la lutte, la résistance désespérée d'un peuple dont je veux retracer les navrantes et souvent glorieuses péripéties. Cet ouvrage comprendra trois livres distincts dont l'histoire elle-même semble avoir marqué la division. Le premier ira des premiers jours de cette triste année 1870, à la journée du 4 septembre, et cela à travers les événements précipités qui firent en quelque sorte, de chaque jour de ces mois fatidiques, une date historique. Le second livre comprendra l'histoire du gouvernement du 4 septembre, à Paris et en province, à Paris où jusqu'au dernier morceau de pain on put prolonger la résistance et croire à la délivrance, en province où l'on vit l'armée de la Loire et l'armée du Nord, Chanzy et Faidherbe, résister plus d'une fois victorieusement à l'ennemi. Le troisième livre enfin racontera la Commune de Paris, les désastres nouveaux ajoutés aux désastres anciens, et suivra, dans tous ses détails, l'œuvre de reconstruction et de réparation du gouvernement qui doit fermer les plaies de la patrie, replacer la France à son rang dans le monde, nous donner des mœurs qui nous fassent honnêtes, nous assurer des lois qui nous rendent libres.

Nulle période historique, on le voit, n'est aussi riche en tableaux, en émotions et en enseignements. Je souhaite que le lecteur y trouve ce que j'ai voulu y mettre : un sentiment profond de la patrie française, un ardent amour de la liberté. Maintenant, c'est à ces idées nettes et simples, simples et éternelles comme le droit, qu'il faut nous cramponner comme à une épave du naufrage. La patrie, la liberté, voilà ce qui rendra puissante et ferme la République, et permettra d'arriver, par le travail, par le progrès social sans secousses et sans lutte saignante, à l'ordre nouveau que le pays, depuis trop longtemps, cherche à tâtons, demande à tous venants, appelant des sauveurs et ne trouvant que des maîtres.

Que si cette histoire, ainsi volontairement publiée sous une forme populaire, accessible à tous, pouvait servir à faire aimer davantage au lecteur notre pauvre pays de France, l'auteur serait assez payé de ses efforts. Car il nous faut, c'est une conviction absolue, retourner à l'esprit vigoureux et sain de notre race, au bon sens, à la clarté, à cette humeur gauloise de Rabelais et à cette pénétrante ironie de Voltaire qui crèvent les utopies des sophistes en même temps qu'elles renversent les bastilles des despotes. L'heure est arrivée de redevenir, pour notre salut, fidèles à l'esprit de notre race, et nous devons être, après tant de secousses, las, fatigués

D'avoir imité Londres, Athènes, Rome et Sparte,  
Et d'être enfin Français n'est-il pas bientôt temps?

Non-seulement il en est temps, mais bientôt il serait trop tard. « *La société est en poussière*, disait Royer-Collard en 1815. *Il ne reste que des souvenirs, des regrets, des utopies, des folies et des désespoirs* ». Et depuis l'heure où le doctrinaire parlait ainsi, la pulvérisation sociale n'a fait que devenir plus complète, accrue de je ne sais quelle fermentation putride, d'appétits nés de vingt ans de silence et de ténèbres. Hâtons-nous donc, hâtons-nous de redevenir la grande nation honnête, libre et fière, l'initiatrice et la chevaleresque nation qu'on rencontrait partout, non pas un glaive, mais un flambeau à la main.

Et c'est parce que nous ne doutons pas de la destinée de la France, qu'en dépit des tristesses qu'il raconte, le livre qu'on va lire est un livre où palpitent ces vertus des hommes et des peuples qui se relèvent : l'espérance et la foi.

JULES CLARETIE.

## LIVRE PREMIER

### CHAPITRE I

Les dernières années de l'empire. — Le gouvernement de Napoléon depuis les élections de 1863. — Réveil de l'esprit public. — Mort de MM. de Morny, Billaut, Walewski. — L'expédition du Mexique. — Sadowa. — L'Exposition universelle. — Les morts de Décembre. — L'affaire Baudin et M. Gambetta. — Les élections de 1869. — Bancel et M. Emile Ollivier. — M. Jules Favre et Henri Rochefort. — Les hésitations impériales. — M. Rouher ministre d'État. — Velléités libérales. — Prorogation du Corps législatif. — Entrée de M. Ollivier aux affaires. — La lettre de l'empereur. — L'empire libéral. — Troppmann. — DOCUMENTS.

Avant d'aborder le récit des dramatiques événements qui s'appelleront, dans l'histoire, la Révolution de 1870, il importe de montrer comment, et par quelle suite de fautes précipitées, le gouvernement impérial, terrible à l'intérieur après décembre 1851, redouté à l'extérieur après l'expédition de Crimée, paré d'une sorte de trompeuse auréole de libéralisme et d'une véritable gloire, due à l'humble héroïsme des soldats, après la guerre d'Italie, était devenu lentement, et grâce à une succession de chimériques et criminelles entreprises, pareil à un vaisseau dématé conduit par un pilote sans boussole, et qui, voguant comme à l'aventure, se précipite avec un vertigineux entraînement vers les écueils qu'il prétend éviter.

L'apogée du dernier règne, ce fut le lendemain de Solferino. L'Autriche vaincue, l'Allemagne inquiète, la Russie maselée comme un ours du Nord, l'Italie affranchie, la France semblait reprendre son rôle éternel, et la liberté, selon la spirituelle expression de M. John Lemoine, devenait pour nous, esclaves, et qui l'apportions aux autres, un « article d'exportation. » L'amnistie qui suivit nos victoires avait amorti le coup fâcheux porté aux espérances françaises et italiennes par la paix de Villafranca. Menacé par l'Allemagne, satisfait de ses demi-triomphe, inquiet des sièges futurs de Mantoue, de Vérone, du quadrilatère vénitien, Napoléon s'arrêtait au milieu de sa conquête, et, après avoir juré de délivrer l'Italie des Alpes à l'Adriatique, il s'arrêtait prudemment au Mincio, laissant l'Autriche battue, mais non écrasée, l'Italie victorieuse, mais non satisfaite, la Prusse écoutée dans son intervention, mais non rassurée.

Ce fut là pour cet homme irrésolu la première faute, celle d'où toutes les autres allaient découler. Satisfait d'avoir une nouvelle fois fait sentir au monde la vigueur de l'épée française, il prétendit continuer son œuvre par la diplomatie et la politique. Mais dans ses diplomates il devait rencontrer moins d'intelligence et d'ardeur que dans ses soldats et tandis qu'il tendait lentement les filets où il prétendait prendre les hommes d'État allemands, anglais ou belges, et même la Belgique et le Rhin avec les hommes d'État, son armée se dissolvait lentement, et la nation perdait peu à peu, sous son gouvernement, le nerf, l'ardeur, la puissance morale, la foi en soi-même, tout ce qui rend les peuples non-seulement redoutables, mais invincibles. Et lorsque, plus tard, on voulut faire appel aux forces vives du pays, les meilleurs et les plus résolus se neurterent à d'acharnés amis du repos, à d'implacables adversaires du dévouement à la patrie et du sacrifice au pays.

L'étoile impériale, avec les années, avait singulièrement pâli. Depuis les élections de 1863, où pour la première fois l'esprit de liberté s'affirma victorieusement en donnant, à Paris, la majorité à tous les candidats de l'opposition, l'empire avait, de jour en jour, vu décroître sa fortune. Vainement, essayant de donner satisfaction à l'opinion, Bonaparte opérait, quinze jours après les élections, un changement de ministère, croyant avoir lâché la dure courroie parce qu'il nommait ministre d'État M. Billaut et M. Duruy ministre de l'instruction publique; on sentait que ce n'était là qu'une modification d'apparence et peut-être un ministère d'expectative. C'en était fait, la France